

Un cordon de troupes françaises et de garde nationale interdit le passage à toutes les personnes en uniforme. Des patrouilles à cheval circulent autour du quartier occupé.

Les gardes nationaux se réunissent au lieu habituel de leur réunion ; leur attitude est généralement calme.

Aucun incident fâcheux n'est signalé. L'Empereur Guillaume a déclaré qu'il n'entrerait pas à Paris.

Le gros du corps d'occupation est à Longchamps dans le bois de Boulogne où une revue sera passée ; il entrera dans Paris à midi.

15 généraux logeront à l'Élysée. Le général Kammecke commande en chef ayant 3 commandants de place sous ses ordres.

Les quartiers occupés sont presque déserts, toutes les boutiques, les portes et les fenêtres sont fermées. Dans les autres quartiers, surtout aux boulevards et dans la rue de Rivoli, les boutiques et les cafés sont également fermés.

Paris, 1er mars. Le Journal officiel dit, contrairement au bruit répandu, que l'Empereur Guillaume ne paraît pas devoir commander les troupes qui entreront dans Paris.

Le même journal raconte la tentative faite lundi, par une bande, pour exciter les marins de la caserne de la Pépinière à participer à la manifestation ; quelques matelots y consentirent. Tous, à l'exception de 8, étaient rentrés, hier, à la caserne.

Un ordre du jour de l'amiral Chailly recommande aux marins d'éviter toute occasion de contact avec l'ennemi, et de rester calmes.

Une instruction est ouverte sur les faits survenus pendant la nuit du 26 au 27 février à la prison de Sainte-Pélagie. Le directeur a été révoqué.

Versailles, 1er mars.

L'Empereur Guillaume à l'Impératrice. Je reviens à l'instant de Longchamps, où j'ai fait l'inspection des troupes du 6^{me}, 11^{me} et 1^{er} corps bavarois, forts de 30,000 hommes, lesquels occuperont les premiers Paris. L'avant-garde est entrée à 8 heures, sans qu'il y ait eu aucun trouble.

Darmstadt, 1er mars. La réunion du 1^{er} Reichstag a été remise du 16 mars au 20 mars.

ÉTATS DES RÉCOLTES

Dans la dernière séance de l'Association normande, on s'est beaucoup occupé de l'état présent des blés et des autres plantes semées en automne.

Un membre a dit qu'une note insérée au Journal Officiel annonçait que, dans le département de Seine-et-Oise, la plus grande partie des blés semés en automne avait été détruite par les gelées survenues en janvier immédiatement après la fonte des neiges, et que les blés semés à l'entrée de l'hiver dans les mêmes localités étaient en partie menacés du même sort. Il en résultait que dans ces localités la culture, déjà si cruellement éprouvée, serait obligée de recommencer les champs en blé de printemps.

Cette note a suggéré à plusieurs membres la pensée de s'enquérir si le mal signalé dans Seine-et-Oise s'était répandu dans les contrées voisines du département de l'Eure.

D'après les informations, venues de bonne source, aucun accident de ce genre n'a été signalé dans la haute Normandie, ni dans le Calvados. Le Journal de Rouen, de son côté, annonçait que dans l'Eure et dans la Seine-Inférieure, les emblavés d'automne et d'hiver sont en très bon état de végétation.

La seule ombre à ce tableau rassurant, c'est que dans le Calvados la gelée a détruit les colzas, au moins dans les terres fortes et humides. Dans la plaine de Caen et

dans les cantons situés au sud et au sud-ouest de cette plaine, les cultivateurs se sont décidés à enterrer leurs semis de colzas, et à préparer leurs terres à recevoir, à leur place, des blés trémois de printemps. La perte sera peu considérable pour les cultivateurs, et cette substitution rendra service à l'alimentation nationale, dans une année calamiteuse qui se ressentira beaucoup de la présence de l'armée allemande.

Dans les environs de Caen, les colzas sont généralement en mauvais état, et un grand nombre de cultivateurs les arrachent. Les terrains occupés par la plante ayant tous été, à l'automne, bien fumés pour le colza, on peut, après une légère façon à la main, c'est-à-dire à la fourche, y cultiver avec certitude de succès plusieurs plantes.

ENVIRONS DE PARIS

Clamart.

Toutes les maisons ont souffert plus ou moins du pillage. — Un grand nombre percées de meurtrières, indiquent une tête de défense. — La propriété Mendelha a été pillée, sous prétexte d'avoir appartenu à un Allemand. Les obus ont été ajoutés encore à la ruine. Le bois lui-même est sillonné par de larges coupures produites par la tache et les projectiles. Toutes les villas sont ravagées et dans un état déplorable. La maison appelée « potte de la Maison-Verte », et qui appartenait à un négociant en dentelles, a pris feu ces jours derniers par suite d'un accident occasionné par l'imprudence des Allemands ; il n'en reste plus que des ruines. Les champs de fraises ont beaucoup souffert de la gelée et du manque de soins. C'est une ruine pour le pays.

Fontenay-aux-Roses.

Fontenay a moins souffert que Clamart, car pendant longtemps bon nombre de ses maisons ont été abritées par le pavillon de Genève. Cependant la position du village aux extrêmes avant-postes l'a fait cribler de projectiles. De chaque côté de la route qui traverse toute la contrée, les obus ont tracé des sillons profonds dans les murs des maisons.

Deux propriétés ont été incendiées en avant du village. La propriété du Luxembourg, où l'on s'est battu plusieurs fois au commencement du siège, a beaucoup souffert.

A gauche et en arrière de Fontenay, l'ennemi a complètement désarmé ses batteries, et des travailleurs, peu nombreux du reste, sont occupés à combler les tranchées, en rejetant dans les tranchées la terre des épaulements.

Les chemins sont, sur ce côté de Paris, dans un état effroyable ; c'est à se demander comment une pièce de canon a pu y passer.

Le Plessis-Piquet

Les maisons habitées ont peu souffert, mais les habitations délaissées sont littéralement saccagées. La splendide propriété Hachette a été à peu près respectée, mais les serres ont beaucoup souffert. La collection des géraniums est détruite. Les plantes grasses sont presque toutes gelées. Pourtant l'état-major prussien n'a pas fait transporter en Allemagne les meubles laissés au château.

M. Hachette père avait, dit-on dans le pays mis dans cette propriété, à laquelle il consacrait tous ses loisirs, plusieurs années de travail. Les villas Requis, Marie, d'Origny, sont saccagées. On n'y trouverait pas de quoi cuir un œuf.

Le célèbre cabaret de Robinson a beaucoup souffert, pourtant son arbre séculaire n'a perdu que les planches de ses cabines. Les bords de la Bièvre offrent l'aspect d'un véritable marais ; à mesure que l'on avance vers Paris, il y a des endroits où ils se changent en étangs.

Châtillon

Célèbre à plusieurs titres, le village n'a guère de maisons qui n'aient reçu d'obus. Les batteries qui ont bombardé Vanves et Montrouge sont complètement désarmées, et les soldats s'occupent à combler les tranchées.

Rien n'indiquerait bêt aux Parisiens où

étaient ces terribles batteries qui envoyaient leurs obus jusque dans la capitale. Dans plusieurs endroits, les paysans, armés de bûches et de houes, essayent d'ameublir la terre rendue massive par la pluie et le passage incessant des hommes et des chevaux. D'autres, après en avoir obtenu l'autorisation du génie prussien, combient les tranchées : trbris, chemins couverts, etc., pour remettre leurs champs en culture.

Un autre, plus malin, garde soigneusement dans son champ la batterie qui y a été élevée et prétend bien la transmettre à ses enfants qui, après lui, en tireront un bon parti en la faisant voir, moyennant finances, aux Parisiens. Toutes les maisons, jusqu'au bas de la côte, ont été soigneusement fouillées ; les caves murées ont été démasquées partout.

Au bas de la côte, dans la propriété Denot, on n'a laissé qu'un vénérable coucou : encore en a-t-on enlevé les poids et les rouages. Dans la propriété Michel, les pigeons enfermés dans le colombier sont morts de faim. C'est tout ce que les propriétaires ont retrouvé. Nos soldats tués lors de l'attaque ont été ensevelis côte à côte avec les Prussiens sur le bord du plateau. De temps en temps, de petites élévations de terre indiquent l'endroit où reposent quelques braves, morts isolément.

La redoute n'est pas désarmée. Quelques mitrailleuses (toutes françaises) garnissent les parapets de l'ouvrage, qui, du reste, est miné.

Les Allemands ne veulent nous laisser absolument que les forts, s'ils les laissent, et paraissent décider à faire sauter tous les ouvrages avancés. — D'ailleurs ce n'est pas d'aujourd'hui que cet ouvrage est miné. — Dès le premier jour, l'armée prussienne était décidée à le faire sauter plutôt que de le rendre.

Un détail navrant pour nous, c'est que les sept mitrailleuses sont neuves et n'ont jamais tiré un seul coup.

Bagneux

La plupart des habitations ne sont plus qu'un monceau de décombres. Le reste n'a plus de volets ni de portes.

Les maisons qui bordent la route qui conduit à Arcueil-Gachan sont routes effondrées ou tellement percées de meurtrières qu'il est difficile de savoir comment elles tiennent encore debout. Les rues du village présentent les traces des luttes qui y ont eu lieu.

En arrière du cimetière, on a enterré quelques mobiles pendant les premières affaires du siège.

Là, comme partout, les batteries sont désarmées, et les habitants s'occupent de planter leurs champs de tout ce qui peut donner une apparence de récolte.

La maison d'école a reçu deux obus, mais a peu souffert. Les Prussiens y logent en ce moment.

La propriété Bellefonds, la propriété Maisovrier et la propriété Schmitz n'existent plus que de nom ; après le pillage, les obus sont venus et y ont allumé l'incendie. Dans beaucoup de villas, les maraudeurs ont emporté jusqu'aux poissons rouges des bassins. Beaucoup de plantes remarquables ont été dirigées, par ordre supérieur, sur les jardins botaniques de Berlin et de l'Allemagne.

L'Hay

Le village n'existe plus que pour mémoire. En beaucoup d'endroits les propriétaires se sont embarassés pour retrouver leurs maisons. L'église a souffert et cela se conçoit : son clocher servait de point de mire à nos pointeurs pour tirer sur la batterie établie en arrière du village.

Dans les différents combats livrés pendant le siège, l'Hay a beaucoup souffert du feu de notre artillerie. Les maisons situées en avant du village ont toutes été prises et reprises plusieurs fois, ce qui explique leur état de délabrement.

Aujourd'hui les trois batteries de l'Hay sont veuves de leurs formidables krupps ; les Prussiens même y sont rares. Il est vrai que les habitants sont loin d'y être nombreux. On ne peut même pas y trouver à déjeuner.

Villejuif

Tout est calme sur le plateau. De nombreux cheminements, en partie comblés par les paysans, sillonnent encore la plaine. Les obus ont profondément labouré le terrain ; en

suivait son inflexible raisonnement :

— Tous les parfums de cette vallée me sont connus, soit qu'ils viennent des arbres, des fleurs ou des fourrures, et j'ai toujours vécu tranquille, comme propriétaire légitime de ce sol depuis bien des années. Ce que je faisais dans l'air, c'est un ennemi, et un ennemi redoutable, doué d'une vie forte, puis-elle résiste à ce soleil.

Les éléphants, à l'état sauvage, ce qui est la civilisation pour eux, ont encore sur l'homme un autre genre de supériorité, ils n'ont pas besoin de formuler un raisonnement en phrases plus ou moins correctes comme celle qu'on vient de lire : sans monologue détaillé, et par la concentration merveilleuse d'une pensée dépouillée du verbe, ils arrivent plus vite que nous et mieux que nous à la conclusion.

En comparant les émanations, l'éléphant devinait que le petit être assis devant lui appartenait à l'espèce ennemie, usurpatrice du sol sacré. Celui-là seul n'était pas dangereux avec ses mains grêles et vides ; mais, ajouta l'éléphant, il est venu avec une intention perfide, révélée dans ses yeux et son regard trop intelligents ; ils est venu le premier pour sonder le terrain, découvrir la retraite où vivent nos paisibles familles et nous détruire avec l'aide de ses nombreux compagnons embusqués lâchement du côté des bois. Assomons celui-ci d'abord, ce sera toujours un de moins.

Paul suivit avec un intérêt fébrile les

certains endroits les éclats jonchaient littéralement le sol. Beaucoup de nos soldats tués à différentes attaques ont été enterrés près au pied de la redoute du Moulin-Saquet. D'autres reposent à l'embranchement de la route. En beaucoup d'endroits, nombre de cultivateurs ont déjà, pour aplanir leurs champs, dispersés les restes des morts. Il nous semble que les cendres des braves tués pour la patrie méritent au moins plus de respect.

Quant aux maisons du plateau et de la pente, il est inutile de les décrire. Plus de toit, plus de parquet, plus de fenêtres ; voilà l'état général des immeubles.

Le Moulin-Saquet

La célèbre redoute est non-seulement désarmée, mais chaque jour un coin de la fortification disparaît comme par enchantement. Dans un mois, si cela continue, il n'en restera plus rien ; on dirait qu'elle se désagrège. — Il est vrai que les Allemands ne se gênent point d'aider le hasard et le mauvais temps. — Deux cents soldats à peu près, relevés tous les trois jours, occupent aujourd'hui cet ouvrage qui nous a coûté tant de sang, mais ils sont bien plutôt pour le démolir que pour le protéger.

Les Hautes-Bruyères.

Tous les canons ne sont pas encore partis, il en reste deux et ce sont deux krupps. Que font-ils là ? On n'en sait rien, les Prussiens pas plus que les Français.

Des travaux de mine sont exécutés sous les ouvrages, et les fourneaux sont prêts à être chargés. Les Allemands prétendent qu'avant de partir ils feront sauter la redoute. Tous les travaux d'approche et toutes les tranchées sont sur le point d'être comblés par les cultivateurs et les soldats, qui, paraît-il, travaillent au frais de la commune où ils sont employés.

FAITS DIVERS

M. Arsène Houssaye vient de recevoir, tout encadrée de noir, cette lettre du préfet de Cherbourg, sous l'empire, M. Levainville :

A Monsieur Arsène Houssaye.

Monsieur.

Il m'est d'autant plus cruel de vous annoncer la douloureuse nouvelle que votre sœur n'est plus, que la horrible catastrophe dans laquelle elle a trouvé la mort m'a enlevé à moi une femme, ma fille, un neveu et une nièce.

Dans une excursion aux roches de Penmarch, tout ce cher monde était assis sur un vaste rocher surplombant à pic la mer de dix mètres. La mer était calme, nulle apparence de danger. Pour donner plus de sécurité, si on avait pu avoir la moindre crainte, sur cette même roche se trouve une maison dont les propriétaires, la fenêtre ouverte, nous voyaient, et qui, avec l'expérience qu'ils ont de ces parages, n'avaient pas plus d'inquiétude que nous, et ne trouvaient pas qu'il y eût imprudence à se placer à où de nombreux touristes s'assoient chaque année, sans que jamais aucun accident se soit produit.

Je m'étais éloigné en causant avec ma mère.

Tout à coup, sans que rien l'ait annoncée, une vague furieuse envahit le rocher, en escalade les parois, saisit ce groupe aimé et le précipite dans les flots.

Aucun secours n'était possible, et d'ailleurs les infortunées victimes étaient mortes avant d'être englouties par les vagues.

Si votre douleur est grande, la mienne, monsieur, est immense, car j'ai perdu dans cet effroyable désastre les deux êtres adorés qui étaient plus que ma vie, et mon désespoir n'a d'autre consolation possible que la ferme espérance de ne leur pas survivre longtemps.

M. Levainville ne dit pas qu'il fallut le clocher sur le rocher pour l'empêcher de se jeter à lamer.

Les journaux de Bretagne sont remplis de cet épouvantable drame qui frappe si douloureusement un de nos confrères.

— Nous avons des nouvelles du voyage de Duquesne, ballon parti de Paris, le 9 janvier à trois heures quinze minutes du matin. Un intérêt particulier s'attache à ce voyage en

raison de l'appareil de direction dont l'avait muni M. l'amiral Labrousse, M. Wilfrid de Fonvielle, qui est beaucoup occupé d'aérostation a eu l'occasion de recueillir des renseignements sur la marche du Duquesne, par M. Richard, le marin qui en conduisait les manoeuvres.

Au départ, le vent soufflait directement de l'Ouest ; le ballon semblait subir l'influence des deux hélices, puisqu'au lieu de courir vers l'est, il paraissait incliner sa marche vers le sud-est. L'appareil n'a pas donné tout les résultats qu'on en attendait ; il imprimait au ballon une rotation presque continue.

Les observateurs s'étaient trompés dans leurs conjectures ; soit que le vent ait changé, soit pour tout autre cause, le ballon a pris terre, à onze heures du matin, près de Reims, alors occupé par l'armée allemande. Les voyageurs, lésés, dépêchés et le ballon lui-même, furent sauvés, grâce aux paysans, qui leur prêtèrent secours.

D'après M. W. de Fonvielle, les expériences faites à l'armée de la Loire, ont montré qu'il suffit de s'élever à 600 mètres pour être à l'abri des projectiles.

Pour juger de la direction suivie, M. de Fonvielle a essayé avec succès un appareil très simple. C'est un cercle blanc divisé, placé dans la nacelle, et muni d'un style. L'ombre portée par le style sur le cadran, forme un repère qui varie avec la direction. Il faut naturellement tenir compte de l'heure.

— On lit dans l'Echo du Poitou du 18 février :

Avant-hier soir, on écrivait à la prison de Poitiers un des soldats qui campent en ce moment dans le palais pour avoir entrepris une lutte avec son adjudant.

Hier, il était traduit en raison de ce fait, devant la cour martiale et condamné à la peine de mort.

Ce matin, à cinq heures et demie, ce malheureux a subi sa peine au Champ de Mars, en présence des soldats de son régiment.

Il se nommait Victor Vaysier, était âgé de trente-quatre ans, originaire de Bodez (Aveyron), et faisait partie du 37^e bataillon de marche des chasseurs à pied ; il laisse une femme, et trois enfants en bas âge.

— On écrit de Hollande, que la ville de Bois-le-Duc est complètement sous l'eau depuis plusieurs jours. Rien n'est plus étrange que le spectacle des embarcations de toute espèce, des tonneaux, des bacs de zinc, des chaloupes de pêcheurs, des charrettes de boulanger, dont on a ôté les roues, des chaises, des bancs, des vigiliants, des omnibus. Les jeunes gens s'amusaient à traverser en vélocipèdes l'eau qui inonde les rvers.

On rencontre un grand nombre de marchands sur ces échasses.

À la date des dernières nouvelles, les eaux baissent.

Les habitants des villages des environs se trouvent dans la plus profonde détresse, et des souscriptions sont ouvertes de tous côtés pour les victimes du sinistre.

Il y a eu 287 cas de petite vérole à Rotterdam pendant la semaine dernière.

L'Administration de la Mode Illustrée (chez Firmin Didot, rue Jacob, 56) à l'honneur d'avertir les abonnés de ce journal que tous les numéros arriérés qui leur sont dus, suivant la durée de leur abonnement, leur seront envoyés, dès qu'on en auront fait la demande aux bureaux du journal en indiquant l'adresse de leur domicile actuel. Ces numéros préparés pendant le blocus de Paris, contiendront le Journal du Siège, écrit au jour le jour M^{me} Emmeline Raymond, et compléteront d'une façon intéressante les collections de la Mode Illustrée, qui seraient sans valeur s'il s'y trouvait des lacunes.

Les réclamations concernant les numéros arriérés, les renouvellements d'abonnement, les abonnements peuvent être adressés, dès à présent, chez Firmin Didot rue Jacob, 56 ; avec le premier numéro de janvier commencera un nouveau et intéressant roman d'E. MARLITT

Strimm et Vandrusen avaient négligé l'ordinaire précaution des chasseurs d'ivoire, en entrant sur le domaine des colosses de la création : ils n'avaient pas pris le bain d'herbes et d'aromates qui sert à tromper le merveilleux odorat de l'éléphant et lui dérober les émanations des sueurs de l'homme sous un ciel de feu.

Ici commence une scène fabuleuse en apparence, si on consulte les erreurs de la vieille zoologie, et qui est pourtant la chose du monde la plus naturelle, si on consulte les livres des observateurs modernes anglais et hollandais, et surtout ce savant naturaliste indien, auteur de cette phrase : On écrit le dernier mot sur l'homme, sur l'éléphant jamais.

Quant à moi, simple zoologue amateur, je n'ai jamais laissé échapper une occasion d'étudier l'éléphant, animal bien plus intéressant que l'homme et que son petit cortège de sept péchés capitaux immuables et stupides ; j'ai lu tout ce qui a été écrit sur ces géants tétrastyles, et toutes les fois que, dans mes histoires, j'ai donné un chapitre inédit de leurs mœurs, j'ai rencontré, à côté de l'incrédulité des chasseurs de bouvreuils de la plaine Saint-Denis, les bons témoignages des naturalistes de Madras, de Ceylan et de Cap-Town ; ce qui m'encourage à continuer.

L'éléphant, toujours supérieur à l'homme, (du côté de l'intelligence, bien entendu), ne se laisse pas entraîner subitement par la première impression. Un

odorat, quoique inflexible, pouvait se tromper, pensait le colosse ; il faut donc renouveler l'expérience et humer avec lenteur ces émanations suspectes qui viennent du couchant et révèlent des ennemis et des traitres embusqués.

Paul regardait le colosse, et ne comprenait rien au changement opéré en lui. Les démonstrations amicales avaient cessé ; on voyait luire dans ses petits yeux de sombres éclairs d'inquiétude, et le soupir continu qui s'exhalait de son gouffre ressemblait au lourd fracas d'un torrent dans une caverne.

Chose étrange et pourtant humaine ! Paul avait oublié son projet de suicide, son impossible amour, sa lâche désertion : il assistait au désert à une scène émouvante dont il était l'acteur subalterne, et qui lui rappelait les premiers jours de la création.

Il s'habitua ainsi à sa renaissance, et éprouvait un charme à trouver le mot de l'énigme proposée par un animal raisonnable qui, dans tous ses mouvements, n'obéissait à aucun caprice, mais suivait une pensée mystérieuse, éclosée dans son vaste front.

L'éléphant était arrivé à la conviction, il ne doutait plus. Les émanations lointaines, apportées par le souffle de l'air, n'appartenaient à aucune espèce connue et amie, il y avait sur l'épiderme de ces êtres nouveaux une excitation fiévreuse, trahie par le soleil et annonçant une marche hostile à travers les bois et les rochers. L'éléphant devinait cela et pour-

direction, s'arrêta, marcha encore, toujours en désignant le même point avec sa trompe, comme avec un doigt indicateur.

Paul se rappela tout à coup l'histoire indienne de la belle Luckmi, conduite par un éléphant à une source d'eau vive, dans le désert où elle mourait de soif, et il faisait le premier pas pour rejoindre le colosse bienfaisant, lorsqu'un coup de tonnerre éclata dans la vallée et fit mugir tous ses échos dans ses profondeurs innées. Paul regarda l'azur du ciel et le grand soleil, et s'arrêta épouvanté.

Puis il vit tomber l'éléphant comme une masse de granit qui s'écroule de la montagne dans la vallée.

Au même instant Vandrusen, Strimm et les autres colons poussèrent des cris de joie et se montrèrent à Paul. Une minute fit toutes ces choses à la fois.

(La suite à un prochain numéro.)